

CHAPITRE VI

LE LÉZARD DES MURAILLES

Lacerta muralis, Laurenti. Pl. V.

CARACTÈRES EXTÉRIEURS. — PHÉNOMÈNES DE LA RÉGÉNÉRATION DE LA QUEUE. — UTILITÉ DE CE REPTILE. — ENNEMIS. — MŒURS. — HIBERNATION. — DRESSAGE. — REPRODUCTION. — PONTE. — ÉCLOSION ET ÉLEVAGE DES JEUNES.

Forme et dimensions. — Tête plus allongée que chez les espèces précédentes, assez déprimée et bien distincte du cou. Pupille ronde, iris doré ou brun; tympan très apparent.

On distingue très facilement les deux sexes, du moins chez les adultes; j'apprenais très vite aux enfants qui m'approvisionnaient de Lézards, à reconnaître les mâles et les femelles.

Le mâle mesure en moyenne 187 millimètres de longueur totale, la femelle 180, dont respectivement 125 et 118 pour la queue seule.

Le mâle adulte a la tête un peu plus grosse que la femelle, sa queue est plus longue et la base en est élargie, au lieu d'être régulièrement amincie; les pores fémoraux sont en toutes saisons plus apparents que chez la femelle.

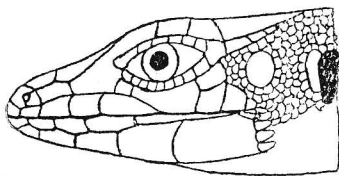


FIG. 3. — Plaques céphaliques du Lézard des Murailles.

Écailles et plaques. (Fig. 3). — La rostrale n'entoure pas la narine, une seule post-nasale, et 4 labiales supérieures en avant de la sous-oculaire.

Une série de granules entre la sus-oculaire et la supraciliaire; occipitale petite, tempes granulées avec une plaque massé-



LÉZARD DES MURAILLES.

ORVET.

térine et une tympanique. Pli gulaire plus ou moins distinct; 20 à 35 écailles gulaires alignées entre le collier et la troisième paire de mentonnières, collier composé de 9-11 écailles. Écailles dorsales granuleuses lisses, ou faiblement carénées, les latérales aussi grandes ou un peu plus petites, 40 à 65 rangées au milieu du corps, 3 ou 4 écailles latérales correspondent à la longueur d'une ventrale. Ventrals quadrangulaires, plus larges que longues, en 6 ou 8 rangées longitudinales, et 25 à 32 séries transversales. La préanale bordée par un ou deux demi-cercles de petites écailles. Patte postérieure allongée spécialement chez le mâle, où elle atteint ou dépasse l'épaule. Écailles de la face supérieure du tibia plus petite que les dorsales; 13 à 29 pores fémoraux. Queue généralement deux fois aussi longue que la tête et le corps. Écailles caudales plus ou moins distinctement carénées, avec un bord postérieur tronqué ou en pointe obtuse.

Coloration. — La coloration de ce Léopard est très variable mais toujours fort jolie. Brune ou grisâtre en dessus, tachée, marbrée ou traversée de noir; blanche, jaune, pourpre ou rouge en dessous, uniforme ou, chez les mâles, plus ou moins tachée de noir; les écailles ventrales externes fréquemment bleues.

Mues. — La cuticule épidermique du Léopard des murailles se détache aussi souvent que chez les autres espèces pendant la durée de la belle saison. Elle s'en va par lambeaux, d'autant plus aisément que le sujet est en meilleur état général.

Régénération de la queue. — J'ai pris souvent des Léopards amputés d'une patte ou seulement de plusieurs doigts, et je n'ai jamais vu le moindre bourgeon se développer à l'endroit de la blessure pour former un nouveau membre ou de nouveaux doigts, ce qu'on voit d'ordinaire chez les Batraciens urodèles, les Tritons par exemple. Chez les Léopards, le phénomène de la régénération ne peut s'observer que pour la queue. Cet organe se renouvelle assez vite, mais ne redevient jamais ce qu'il était auparavant.

Le Lézard laisse souvent sa queue fragile en possession de l'agresseur; les mâles se la brisent en se battant à l'époque du rut. Les femelles sont encore plus exposées à ce genre d'accident, par suite de l'habitude qu'ont les mâles de les saisir par la queue dans la poursuite qui précède l'accouplement.

Chez les deux sexes, le mal n'est pas irréparable; bientôt un bourgeon se développe à l'endroit de la blessure, et, peu à peu, la queue se régénère. S'il se forme deux bourgeons, ou un bourgeon supplémentaire sur le bourgeon primitif, le Reptile sera pourvu de deux queues, d'inégale longueur le plus souvent, mais parfois aussi longues l'une que l'autre; je possède dans ma collection beaucoup de sujets qui présentent cette particularité; j'en ai même un qui a trois queues.

Vers la fin du siècle dernier et le début du siècle actuel, j'apprivoisais déjà des sujets vivant en liberté dans mon jardin et qui s'étaient fixés au rocher. L'une des mieux dressées des femelles, très adulte, avait eu la queue brisée autrefois et une nouvelle queue s'était formée. Cette bête, extrêmement confiante, venait à moi aussitôt qu'elle me voyait. C'est sur elle que j'ai pu faire des observations intéressantes concernant la régénération de l'organe. A la fin de juin 1902, je ne voyais plus depuis quelques jours cette femelle, lorsque, dans la matinée du 2 juillet, je la retrouvai au rocher fatiguée, et la queue à nouveau brisée. Le 4, cette femelle avait repris son activité et mangeait de bon appétit.

Je pus l'observer pendant quelques années à intervalles réguliers en dehors des périodes d'hivernage, et je constatai que la queue nouvellement formée avait atteint 6 centimètres la première année, pour se fixer ensuite définitivement à 8 centimètres dans les deux années suivantes. La coloration générale était seulement plus claire que celle du tronçon qui la portait et qui n'avait pas été sectionnée, et le bourrelet de soudure à ce tronçon s'était progressivement résorbé.

L'un des plus beaux spécimens de ma collection fut capturé le 30 juin 1930, par des enfants de mon quartier. Ce sujet, un mâle adulte, avait eu la queue brisée à 15 millimètres du

cloaque, et il s'était formé là deux queues, dont chacune se développa beaucoup, atteignant presque, en y comprenant le tronçon de l'ancienne queue, la longueur de la queue primitive.

La nouvelle queue des Lézards, qu'elle soit simple, double ou triple, n'a jamais la même souplesse que l'organe primitif, les petites vertèbres se reforment très mal, et même, le plus souvent, pas du tout; dans ce dernier cas, il y a une sorte d'axe cartilagineux, qui n'obéit guère à la volonté de l'animal.

Habitat. — Le Lézard des murailles est le plus commun de tous nos Reptiles. On le rencontre en abondance, dans les villes comme dans les campagnes, sur les rochers bien exposés, les murs et les ruines, sur les tas de pierres ou de débris, dans les carrières, sur les talus et dans les tranchées des routes ou des voies ferrées. Ici, il habite un trou qu'il creuse lui-même dans la terre, ou un ancien terrier de campagnol ou de mulot; là, il se loge sous les pierres, sous les débris, dans une fente de vieux mur, dans une fissure ou un trou de rocher.

Nourriture. — *Rôle bienfaisant.* — Très agile, il est presque continuellement en mouvement par les journées claires et chaudes, donnant la chasse aux Insectes circulants qui forment la base principale de sa nourriture. Dès qu'il en a capturé un, il le comprime fortement entre ses mâchoires, armées comme chez nos autres Lézards, de très petites dents aiguës, et l'avale prestement; mais si sa proie a une taille un peu trop forte, il la secoue violemment, la déchire en l'appuyant sur tout obstacle à sa portée, et finit toujours par la dévorer. Il détruit une quantité considérable non seulement d'Insectes, mais de petits Mollusques : j'ai trouvé dans son estomac des Chenilles glabres, des Papillons, des Criquets, l'abdomen d'une énorme Courtillière, des Mouches, des Coléoptères de faible taille, des Araignées, des fragments de Lombrics. C'est donc un animal utile par la destruction d'animaux prédateurs très nombreux.

Il s'attaque parfois à des proies volumineuses pour sa taille : un 13 octobre, vers 10 heures du matin, une femelle adulte

avait pris dans mon jardin un gros Lombric, et elle grimpait le long d'un mur en emportant ce lourd fardeau; il lui fallut revenir à terre pour déchirer un morceau de ce ver et en faire son repas. Dans mon jardin, où j'avais de nombreux Lézards en liberté, les proies devenant parfois assez rares, j'étais obligé de compenser ce déficit : je lançais des Blattes, qu'ils ramassaient aussitôt. J'ai remarqué qu'il mangeait mieux dans la soirée que dans la matinée.

S'il habite les cavités de rochers situés dans des endroits bien exposés, sa période d'hibernation est courte et même presque nulle.

En février, si le temps est favorable, cette espèce peut prendre un peu plus de nourriture; mais, le plus souvent, c'est en mars qu'elle recommence à manger beaucoup; entre autres choses, un 17 mars, dans l'estomac d'une femelle adulte, j'ai trouvé un gros tronçon de queue mesurant 3 centimètres de longueur, ayant appartenu à un sujet de même espèce. Dans la circonstance présente, la femelle avait dû assister à une bataille entre deux mâles, ou à la rupture d'une queue de femelle par un mâle, et avait avalé le morceau qui s'agitait. Il ne faudrait toutefois pas en conclure que les Lézards soient capables de dévorer, en liberté, les petits de leur espèce, car je n'ai jamais trouvé un jeune dans l'estomac d'un adulte.

M. V. Collin de Plancy a cependant vu des Lézards verts captifs manger des Lézards des murailles, mais je ne crois pas qu'en liberté les Lézards se dévorent entre eux.

Le plus souvent ce sont des débris d'Insectes, et des sujets de cette espèce qui vivaient en liberté dans mon jardin et que j'avais apprivoisés, sont souvent venus pendant ce mois, prendre dans ma main les proies que je leur offrais.

Avec le mois d'avril, ou plutôt avec la chaleur, l'appétit s'ouvre de plus en plus; dans l'estomac d'un mâle, je rencontrai une Chenille glabre et un fragment de Lombric, et dans d'autres sujets, je trouvai cet organe rempli d'Insectes d'espèces variées. En mai, les femelles qui ont des œufs dans les oviductes mangent peu. De l'estomac d'une femelle adulte ouverte le 20 mai, je

retirai des Mouches et des Araignées; chez une autre, le même organe était presque rempli par une grosse Araignée.

Quand la faim les presse, ils sont peu difficiles sur le choix de leurs aliments. Plusieurs fois, j'ai vu mes Lézards venir manger devant moi de petits morceaux de poumon de veau qui surnageaient près des bords du bassin, où ils venaient se désaltérer, car cette espèce boit assez souvent.

En juin, juillet et août, ce Lézard mange beaucoup : celles des femelles qui pondent en juin, se font surtout remarquer par leur grand appétit dès qu'elles ont pondu. De sujets ouverts à cette période, j'ai extrait des Insectes de toutes sortes, surtout des Chenilles glabres, des Mouches, des Criquets.

Lorsqu'arrive septembre, les Lézards sont déjà pour la plupart pourvus de la réserve de graisse qui aidera au développement de leurs organes génitaux, et ceux qui n'ont pas cette réserve la complètent, en mangeant toujours beaucoup. Le 11 septembre, j'ai vu, au bas d'un rocher des vignes, dans mon voisinage, un d'entre eux avaler un Papillon nocturne ayant la grosseur de celui du Ver à soie.

Pendant la première quinzaine d'octobre, mes sujets apprivoisés venaient encore, par beau soleil, manger leurs proies, et dans ceux que je captuais, je trouvais des débris d'Insectes. Vers la fin du mois, son appétit diminue; retiré dans ses quartiers d'hiver, il vivra désormais sans manger jusqu'au retour de la belle saison, à moins qu'il habite un rocher bien exposé.

Ainsi que les autres Lézards, dès sa sortie de l'œuf, il se nourrit de Pucerons et de minuscules Insectes; craintif, très agile et ayant à un haut degré l'instinct de conservation, il s'efforce, tout en cherchant sa nourriture, de protéger son existence au milieu des nombreux ennemis qui le convoitent et auxquels, malheureusement, il n'échappe pas toujours, car certaines petites couleuvres et les jeunes vipereaux le recherchent pour s'en nourrir.

Ennemis. — Les ennemis du Lézard des murailles sont très nombreux. Adulte, il n'a rien à craindre de l'homme qui ne

le tue jamais, non parce qu'il le croit utile, mais parce qu'il ne lui inspire aucune crainte; il est par contre trop souvent massacré par les enfants, qui lui lancent des pierres et tuent sans pitié les luraïs, la lurette, la lizerne ou la rapiette, simplement pour le plaisir de tuer, ignorant, parce qu'on ne le leur dit pas assez, que ce petit Reptile est absolument inoffensif, et de plus très utile par son mode d'alimentation. Il devrait suffire qu'il soit la proie des Belettes, des Musaraignes, et s'il est blessé, de plusieurs Rapaces diurnes, de Serpents tels la Vipère aspic, le Zaménis vert-jaune et la Couleuvre d'Esculape, et aussi des Chats qui le détruisent en grand nombre, et souvent même le tuent sans le manger, ou qui rejettent son cadavre après l'avoir ingéré.

J'ai eu deux graves défauts dans mon existence de Naturaliste : la sensiblerie et l'amour des Chats. Maintes fois, j'ai hésité à disséquer et à tuer, au moment voulu, des Reptiles que j'avais élevés dans ce but pendant plusieurs années; je reculais toujours le moment de les sacrifier, et finalement je les laissais vivre. J'étais alors obligé de chercher dans la campagne des animaux de même taille que je supposais être du même âge qu'eux, car mes animaux, bien nourris, grandissaient aussi vite que les sujets vivant en liberté. D'autre part, j'avais presque toujours chez moi une demi-douzaine de Chats qui étaient mes amis, et on ne peut se figurer les tours qu'ils me jouèrent : en septembre 1901, l'un d'eux s'était mis à faire la chasse aux Lézards que j'avais apprivoisés en liberté au rocher de mon jardin; à deux reprises, je lui en ai enlevé des mâchoires, et ces pauvres petits étaient dans un état tellement misérable que je dus souvent les achever. Il est pénible d'en arriver à cette extrémité, lorsqu'il s'agit de petites bêtes qu'on aime pour leur gentillesse. Une Pie que j'avais en volière tuait et dévorait mes Lézards lorsqu'ils passaient à travers le grillage. J'avais lieu aussi de me méfier des Mulots et des Musaraignes, qui parvenaient à s'introduire dans mon enclos par les lierres qui tapissaient l'autre côté d'un mur; ils étaient surtout dangereux pendant l'hiver, et j'étais obligé de leur tendre des pièges.

Mœurs. — Le Lézard des murailles est craintif, mais se laisse approcher assez facilement, si l'on agit avec douceur. On peut le capturer à la main, car ses dents sont trop menues pour entamer l'épiderme; mais en agissant ainsi, on risque de lui briser la queue, extrêmement fragile; mieux vaut le prendre au nœud coulant comme le Lézard vert. Il ne faut pas l'approcher trop brusquement, car parfois, effrayé, il disparaît dans son trou ou dans les broussailles. Il suffit de s'éloigner pendant quelques instants, pour voir l'animal bientôt reparaître. J'ai parfois repris un sujet qui, mal pendu, s'était laissé choir du haut de la perche, et qui, inhibé par cet enlèvement extraordinaire, restait sur place, au lieu de s'enfuir.

Cette espèce s'habitue assez bien à la captivité; j'ai conservé très longtemps, dans mes cages, de nombreux sujets que je nourrissais, mais je n'en ai jamais eu la reproduction dans ces conditions, alors que je l'ai réussie quelquefois en terrarium, et qu'elle se fait couramment dans mon jardin, où de nombreux sujets vivent à l'état libre.

Je verse de temps à autre le contenu d'un piège à Blattes dans le bassin, et il est curieux de voir s'élaner du rocher les Lézards qui saisissent les Insectes parvenant à gagner les bords, et s'en retournent rapidement, la queue en l'air, la Blatte en travers de la bouche. Pendant les chaleurs, ils viennent de temps en temps boire au bassin des Tortues. Ils passent toujours la nuit dans leur retraite, car ils sont essentiellement diurnes.

Le Lézard des murailles chasse aux environs de sa demeure; il est peu nomade, sauf lorsqu'il est dépaysé. J'avais eu pendant fort longtemps un beau mâle très adulte, qui s'était fixé au rocher et que j'avais apprivoisé. Un jour il disparut et je fus plus d'un an sans le voir. Il me fut rapporté avec trois autres mâles, par mes jeunes chasseurs qui le capturèrent à plus d'un kilomètre de mon domicile. Je le plaçai à terre; au lieu de s'enfuir, il s'arrêta à moins de deux mètres de moi, me regarda longuement, partit tout doucement et disparut dans les herbes d'un carré du jardin. J'étais de plus en plus perplexe,

et fus absolument stupéfait, le lendemain, de trouver ce mâle au rocher. Au lieu de disparaître sous les pierres, il vint à moi sans hésitation. Mais ma joie fut de courte durée d'avoir retrouvé ce sujet qui n'avait pas été trop effrayé par le coup de filet qui l'avait repris la veille : le lendemain, il avait de nouveau disparu, et jamais je ne le revis.

Voici un autre fait, antérieur à celui que je viens de relater et qui le corrobore.

En 1901, j'avais publié dans les *Mémoires de la Société zoologique de France*, un article sur le caractère et l'intelligence de quelques Reptiles du département de l'Indre. Je parlais, dans ce travail, d'une petite femelle gris clair, à raies blanches, qui, par sa familiarité et sa gentillesse était le sujet le plus intéressant de ma ménagerie; je pensais qu'elle avait disparu, tuée sans doute par un Chat.

Cette petite bête, qui semblait avoir 3 ans quand je l'avais apprivoisée, avait dû disparaître de chez moi vers 1900. Depuis, je ne l'avais jamais revue. Or, en avril 1905, je rencontrais depuis quelques jours, sur le rocher des Lézards, une femelle adulte, gris clair et à raies très blanches, ressemblant, sauf la taille plus forte, à la femelle d'autrefois. Plus je la regardais, plus il me semblait la reconnaître. En outre, elle paraissait peu sauvage, quoique nouvelle venue. Par une belle et chaude matinée, je lui présentai donc une Blatte, du bout des doigts. La bête regarda, sembla hésiter un instant, sans bouger toutefois, et, tranquillement, sans peur et sans brusquerie aucune, vint prendre l'Insecte à l'extrémité de mes doigts. J'étais vraiment ému de ce que je voyais, et je crois, sans pouvoir l'affirmer toutefois, que c'est bien ma bête qui est revenue après une longue absence, ayant passé par quelque fissure de mon enclos. Si c'était bien la femelle de 1900, cela dénoterait chez elle, après cinq ans d'absence, une remarquable mémoire. Par la suite, elle est venue souvent à moi.

Le Lézard des murailles, comme ceux des autres espèces, rentre dans son trou, en été, pendant les heures où le soleil est trop ardent, ou bien quitte les murs et les rochers surchauf-

fés, pour se réfugier sous les herbes et les broussailles, où il trouve nourriture et fraîcheur, et il réintègre son domicile bien avant le crépuscule, sauf lorsque le refuge conserve trop longtemps la chaleur acquise pendant le jour; alors, il se réfugie dans un trou de terre ou sous un abri quelconque.

On lui a imputé différents méfaits : on l'aurait vu dévorant des grains de raisins. C'est une erreur; jamais il n'entame un de ces grains; j'en ai fait l'expérience dans mes cages et mes terrariums. Mais il aime à en lécher la pulpe. Si, à une treille fixée le long d'un vieux mur, on le voit lécher un grain de raisin, c'est que ce dernier a été déjà entamé par un Lérot ou une Guêpe. On dit aussi qu'il mange les Abeilles; c'est bien possible, je n'ai toutefois jamais constaté cela en ce qui concerne les Abeilles vivantes. Mais un Lézard qui a cette mauvaise habitude ne peut être très nuisible à une ruche. Il est bien moins dangereux pour les Abeilles que le Philanthe apivore, Insecte que j'ai possédé pendant des années dans une large allée de mon jardin, où de très nombreuses femelles avaient creusé quantité de terriers. La plupart des ruches qui se trouvaient dans mon voisinage, eurent leur population décimée, détruite même, car le Philanthe, lorsqu'il a pourvu aux besoins de sa progéniture, continue sa chasse par goût sportif, et laisse ses victimes non utilisées à l'entrée de son terrier. J'ai vu quelquefois mes Lézards, et aussi quelques Oiseaux, profiter de cette aubaine.

Dans son ouvrage sur les *Animaux venimeux et les venins*, M^{me} Phisalix, dit que ce Lézard est indifférent à l'action du venin des Abeilles : « Le Lézard gris des murailles, non seulement résiste à 8 ou 10 piqûres d'abeille, faites sur les paupières, la langue et l'anus, mais encore ne développe aucune réaction inflammatoire à l'endroit piqué. Il aurait ainsi l'immunité contre l'action locale aussi bien que contre l'action générale du venin. »

Hibernation à l'état sauvage et en terrarium. — Le Lézard des murailles, quand il habite les trous des rochers situés dans des endroits très bien exposés, n'a pas de période d'hibernation proprement dite, car il sort toute l'année, même pendant les mois d'hiver. Dès qu'il fait un beau soleil, son museau apparaît à l'ouverture de sa cachette, et il ne tarde pas à venir s'allonger sur une saillie de roche, où, aplati, il présente la plus grande surface possible aux rayons solaires; il reste ainsi dans une immobilité presque complète; mais il rentre immédiatement dans sa demeure, dès que le soleil baisse, ou dès que passe un nuage. Parfois, quand la température est douce, il poursuit les Insectes qui, eux aussi, profitent des belles journées de l'hiver pour venir s'aérer et se chauffer à la surface des rochers, et cette faible quantité de nourriture, suffit à son activité réduite. De novembre à la fin de février, j'ai capturé maintes fois ce Lézard sur les rochers, et j'ai remarqué que les sujets que je prenais en décembre et janvier étaient presque toujours des mâles; les femelles semblaient donc un peu plus frileuses que ces derniers. Les individus qui habitent les rochers ayant une mauvaise exposition, ou bien encore ceux qui ont leur retraite dans les trous du sol, se montrent rarement pendant la mauvaise saison; ils la passent en compagnie plus ou moins nombreuse, formant des amas compacts au fond de leur demeure.

L'animal enfoui dans le sol, ou celui qui hiverne dans les fentes de rochers, ne s'engourdit jamais d'une façon absolument complète; lorsqu'on l'exhume, il remue toujours un peu.

Dans mes terrariums, les Lézards des murailles se montraient parfois jusqu'à la fin de novembre, par les belles journées; j'en ai même vu qui manifestaient beaucoup de vivacité pendant la seconde quinzaine de décembre. J'en voyais aux mêmes époques sur les murs bien exposés de mon jardin, mais plus rarement que dans mes terrariums. Quant à ceux qui hibernaient à la base du rocher artificiel et qui avaient creusé là des trous dans la terre, ils ne se montraient presque jamais pendant toute la durée de l'hivernage. J'en ai vu également

en janvier sur les murs les mieux exposés de mon jardin et dans mes terrariums.

Quand, dans certaines années, l'influence des mauvais jours s'était fait sentir trop longuement, mes Lézards ne réapparaissaient qu'en avril.

Dressage du Lézard des murailles en liberté. — Si parmi nos Reptiles on trouve des animaux à peu près insignifiants, d'autres, au contraire, montrent beaucoup d'intelligence. Quant à leur caractère, il varie non seulement d'un ordre à l'autre, mais encore d'un individu à un autre de la même espèce.

J'ai dit plus haut que les enfants s'acharnaient trop souvent à détruire les Lézards des murailles. Il serait nécessaire de leur faire comprendre qu'en tuant un Lézard, ils commettent une mauvaise action, et que ce charmant Reptile, intelligent et sensible aux bons procédés, pourrait rapidement devenir leur ami très confiant; de leur dire combien il serait plus amusant, puisque c'est pour s'amuser qu'ils l'attaquent, de voir cette inoffensive petite bête venir à eux manger dans leur main, au lieu de les fuir par crainte des coups.

Pendant toute mon existence, j'ai eu dans mon jardin des Lézards des murailles qui vivaient là et s'y reproduisaient, comme dans les jardins du voisinage. Ceux que j'ai dressés n'ont jamais connu la captivité. Ils sont venus spontanément habiter le rocher artificiel situé à moins d'un mètre du bassin des Cistudes, et ont toujours vécu en bonne intelligence avec elles. Sous le rocher, il y avait, sur une profondeur de plus d'un mètre, de grosses pierres ordinaires, laissant entre elles des interstices servant de refuge hivernal aux Batraciens et aux Reptiles terrestres de mon jardin. De la terre, du sable ont été entraînés entre les fissures des pierres du fond, faciles à creuser et formant des locaux pour la mauvaise saison. Le rocher n'est cimenté ni dans le sol ni à l'extérieur; ses matériaux sont simplement juxtaposés.

Parmi les cinq Lézards qui, à un moment donné, fréquentaient ce rocher, il y avait deux mâles et trois femelles, tous

adultes et qu'il était facile de distinguer les uns des autres, d'après les caractères que j'ai indiqués.

Je commençais leur éducation, m'approchant doucement du rocher, en prenant bien garde que l'ombre de mon corps ne se projette sur eux : ils disparaissaient, je m'éloignais; ils reparaisaient à nouveau, je m'approchais lentement, m'arrêtant lorsqu'ils paraissaient vouloir s'enfuir. Ils s'habituaient à ma présence, qui, après quelques jours, ne les effrayait plus. Alors, je lançais doucement, sur le sable, entre le bassin et le rocher une petite proie : l'un voyant l'Insecte courir sur le sol, descendait vivement à terre, s'en emparait et disparaissait entre les pierres du rocher. Pour un Lézard pouvant voir tomber une Blatte, je faisais de même, et j'eus le plaisir de constater que mes nouveaux élèves allaient bientôt apprécier mes prévenances.

Pendant deux ou trois jours, chaque fois que le soleil me prêtait son concours, je recommençais; les Lézards venaient prendre la proie à quelques centimètres de moi. Ensuite, mettant un genou à terre, je lançais les proies de plus en plus près, sans brusquerie. Après deux ou trois proies avalées par chaque Lézard la séance était levée et remise au lendemain.

Bientôt, plus vite qu'on ne pourrait le croire, un Lézard vint prendre, au ras du sol, un Insecte que je lui présentais au bout des doigts; peu à peu, les autres firent de même. Et contrairement à ce qui s'était passé jadis, les mâles, cette fois, se montraient aussi confiants que les femelles. Quittant la petite allée située entre le rocher et le bassin, ils venaient à moi quand je m'agenouillais à trois ou quatre mètres de distance. L'instruction à terre était terminée; celle sur le rocher allait commencer.

Les Lézards immobiles sur les pierres me regardent venir. Je m'arrête près d'une extrémité du rocher, et, de pierre en pierre, ils viennent vers moi, sans descendre, puisque je ne lance aucune proie à terre et que je reste debout. Je montre une Blatte au plus rapproché : sans hésiter, il vient la prendre au bout de mes doigts. Une autre est offerte, mais en ne l'approchant qu'à quelques centimètres du rocher : un Lézard s'élance et la saisit. Plus haut, une Blatte est offerte encore; un autre

Lézard bondit et reste suspendu à mes doigts par la proie qu'il serre dans ses mâchoires; doucement, je le remets sur le rocher. Après quelques leçons de ce genre, ils viennent à tour de rôle sur la pierre la plus élevée, et bondissent sur les proies que je leur offre.

Ployant mon genou sur une des pierres, et montrant une Blatte du bout des doigts, un Lézard s'approche, mais je ne le laisse pas tout de suite saisir la proie; il grimpe à mes vêtements : alors, je lui donne la Blatte et il descend. Il m'est arrivé que, n'ayant pas suivi la bête des yeux, je m'éloignais du rocher en parlant à des visiteurs, lesquels me faisaient remarquer que j'avais un Lézard accroché au dos, ou sur une épaule, où il achevait tranquillement son repas.

Dresser un Lézard à passer sur la main gauche quand de la main droite on lui montre une proie, est plus difficile. Le Reptile hésite à s'engager sur la main, malgré le grand désir qu'il a de saisir la proie, et souvent il s'en empare brusquement en s'enfuyant aussitôt. Enfin, les doigts de la main posés sur le rocher, je cherche à attirer la bête, elle passe sur les doigts, le dos de la main, s'arrête, hésite, fait demi-tour; la vue de l'appât la fait revenir; cette fois elle passe, monte sur la manche sans aucune crainte, et vient prendre la Blatte à hauteur de mon épaule; puis elle descend, passe sur ma main, et dévore la proie sur le rocher. Tous mes Lézards font cet exercice; bien mieux, ils viennent sur mon visage plus facilement que sur ma main. Pour cela, j'appuie une joue sur le rocher et je montre une Blatte à l'un de mes Lézards; il vient la prendre tout près de ma figure; le lendemain, il vient sur mon nez, puis sur mes yeux, mon front, sans hésiter. Parfois, je ne lâche pas la proie saisie par lui; alors il s'arcboute des quatre pattes sur mon visage, tire, et la Blatte est partagée en deux morceaux, l'un qui reste dans mes doigts, l'autre étant emporté.

Je me souviens d'une femelle qui était si confiante que lorsqu'elle était sur mon visage, au lieu de prendre aussitôt la proie offerte, elle me mordillait le nez, la paupière, qu'elle tirait à me faire mal, tout cela sans méchanceté aucune, pour jouer; plus

tard, un Lézard des souches en fit autant; ensuite, elle saisissait la proie que je tenais près d'un de mes yeux, et s'en allait tranquillement. Souvent, lorsque je cherchais à les faire monter sur ma main gauche et sur le bras, mes Lézards me mordaient d'abord le bout des doigts appuyés sur le rocher, pour jouer, puis ils s'occupaient de la proie.

En été, lorsque le soleil rend les pierres trop brûlantes, les Lézards restent dans leurs refuges. C'est dans la matinée, au soleil, ou le soir, quand les pierres sont moins brûlantes qu'ils sortent; si je ne les vois pas, un appel des lèvres, ou un petit air de tam-tam sur le fond du piège à blattes les fait sortir.

Quand l'automne est venu, leur appétit diminue de plus en plus. Au soleil, ils se laissent caresser du bout du doigt le dessous de la gorge. Ils n'aiment pas qu'on le leur passe sur le dos.

Le dressage des Lézards pourra amuser les enfants, mais moi, Naturaliste, outre le plaisir d'avoir des bêtes familières, j'ai retiré de ce dressage quelque profit pour l'observation de leurs mœurs. On ne se gêne pas devant un ami, quand on est Lézard; sans crainte aucune, mes petits Sauriens s'accouplaient à mes côtés. J'assistais aussi à des querelles suscitées par la jalousie des mâles ou des femelles. Un jour, un mâle en battit un autre si durement, et lui fit de telles poursuites, que le plus faible disparut du rocher pendant longtemps; il en fut de nouveau chassé lorsqu'il y revint. La plus grande des femelles, qui était souvent près du mâle vainqueur, avait également de violents accès de jalousie; un jour, en ma présence, elle corrigea fortement l'une de ses rivales; une autre fois, elle brisa la queue d'une autre.

J'avais appris à une femelle à venir prendre des vers de farine dans un petit plat en porcelaine que je plaçais à terre près du rocher. De son observatoire, elle voyait les vers, venait tout de suite, entrait dans le plat et en emportait un. Elle faisait quelquefois le tour du plat, dont les bords masquaient le contenu : elle remontait alors sur le rocher, d'où elle les apercevait à nouveau et revenait se servir.

Bientôt, un mâle et deux autres femelles vinrent aussi manger

dans le plat. Je les dirigeais vers le récipient, du bout d'une baguette qu'ils suivaient en cherchant à jouer. Aussitôt qu'ils apercevaient les vers de farine dans le plat, ils en saisissaient chacun un et allaient le manger sur le rocher. Chez moi, les Lézards n'ont pas peur d'une baguette, car ils savent qu'elle ne sert pas à les frapper. Souvent, en leur en présentant l'extrémité, je les amenais tout près de mon appareil photographique. Je leur faisais prendre aussi des vers en les leur offrant dans un petit plat tenu à la main. Pendant qu'un aide le tenait, je leur montrais le bout d'une baguette que je plaçais devant leur museau et qu'ils suivaient jusqu'au plat.

Le Lézard des murailles jouit d'une excellente mémoire; au début des beaux jours, je n'avais pas besoin d'user du tam-tam pour voir les animaux venir à moi quand j'étais, à ce moment, souvent loin de penser à eux. Plusieurs fois, en fin d'hivernage, j'ai vu, étant près du rocher, un Lézard en descendre et venir se placer devant moi, sur le sable d'une allée, semblant me demander si, après plusieurs mois de disparition, je ne le reconnaissais pas.

Lorsque la température était favorable, mes Lézards se montraient pendant tout le mois d'octobre et acceptaient les proies que je leur offrais. Mais vers la fin du mois, ils les refusaient, même lorsqu'ils étaient à se chauffer au soleil. Bien que n'ayant pas faim, ils ne me fuyaient pas; du bout du doigt, je leur caressais la gorge.

Après l'hiver, c'était ordinairement en mars que je les revoyais. Le 5 mars 1922, un vieux mâle apprivoisé était sorti pour la première fois de sa retraite hivernale; un peu souillé de terre, les yeux ouverts, il monta sur les pierres et s'étala au soleil. Il me regardait, me reconnaissant certainement, car il vint prendre un ver de farine au bout de mes doigts. Dans le courant de mars, je revis tous mes sujets apprivoisés, et en avril, l'appétit étant revenu, ils mangèrent beaucoup. Le 9 mai, un mâle adulte étant venu s'installer au rocher, mon vieux mâle apprivoisé lui donna la chasse pendant plusieurs jours et le mordit si fort qu'il ne revint plus.

En 1925, le printemps ayant été tardif, ce ne fut qu'au début d'avril que je vis mes bêtes apprivoisées.

Reproduction. — *Etat des organes génitaux aux différents mois de l'année.* — En avril, les testicules des adultes sont gros, blanchâtres et renferment de nombreux spermatozoïdes. Il en est de même en mai, qui est l'époque du rut, car les mâles s'accouplent souvent; mais vers la fin de ce mois et en juin, le volume des testicules commence à diminuer; en juillet, ils ne sont plus que de la grosseur d'un grain d'alpiste, dont ils ont la couleur jaune brunâtre, et la forme allongée; il n'y a que peu de spermatozoïdes dans les canaux excréteurs correspondants; les organes génitaux mâles arrivent à leur période de repos.

Leur réveil se fait au mois d'août; ils deviennent alors un peu plus gros, et leur accroissement se poursuit en septembre; on y trouve à ce moment d'assez nombreux spermatozoïdes, et un peu de liquide stérile dans l'épididyme et les conduits spermaticques.

En octobre, novembre et décembre, les testicules deviennent d'un blanc jaunâtre et, chez beaucoup de sujets, les spermatozoïdes ont pénétré dans l'épididyme; ils continuent leur progression vers l'extérieur; en décembre et janvier, on les rencontre dans les spermiductes. En février, les testicules ont encore augmenté de volume, et les spermatozoïdes se montrent de plus en plus nombreux jusque vers la deuxième quinzaine de mars, où commence l'accouplement.

En avril, les femelles adultes renferment, presque toutes, une provision de sperme dans les oviductes. Aux ovaires, se trouvent des œufs jaunes ronds, de 4 à 7 millimètres de diamètre, auprès desquels il en existe parfois un ou deux, arrêtés dans leur développement; en outre il y a toujours de nombreux petits ovules incolores, qui se seraient développés plus tard. Vers le 20 avril, la fécondation a eu lieu chez quelques femelles, car on trouve déjà les œufs dans les oviductes. Ils y prennent une forme ovale, et mesurent 10 ou 11 millimètres suivant leur plus grand dia-

mètre. C'est là qu'ils s'entourent d'albumen, puis de leur coque fibreuse et un peu calcaire. Au moment où se forme cette coque, sa minceur laisse transparaître en jaune le vitellus; mais elle devient de plus en plus blanche et opaque au fur et à mesure de son épaissement. En quittant l'ovaire, chaque ovule mûr y laisse une dépression et l'enveloppe qui le contenait; cette dernière s'aplatit, se rétrécit aussitôt, et il devient au bout de peu de temps, impossible de distinguer l'endroit par lequel l'ovule s'est échappé. Cette enveloppe renferme encore quelques granulations vitellines. Le nombre de ces enveloppes correspond exactement pour chaque ovaire, au nombre des œufs contenus dans l'oviducte correspondant. Quelque temps après la ponte, les enveloppes des ovules deviennent brunâtres, se désagrègent; elles disparaissent complètement en septembre ou au début d'octobre. Quand il y a plusieurs pontes dans la saison, ce sont les anciennes enveloppes qui naturellement disparaissent les premières.

On trouve aussi quelques jeunes femelles, celles qui vont avoir deux ans, qui ayant des ovules mûrs vont bientôt s'accoupler.

En mai, chez presque toutes les femelles adultes, les œufs sont dans les oviductes, en nombre d'autant plus grand qu'ils sont plus petits; souvent l'oviducte droit en contient un de plus que le gauche; on en rencontre également en juin; mais à ce moment la plupart des femelles ont récemment pondu, de sorte qu'en juillet, presque toutes les femelles ont les oviductes vides; exceptionnellement ai-je rencontré le 24 juillet une femelle attardée, qui avait ses œufs encore dans les oviductes. Les œufs des pontes de mai sont déjà éclos; aussi voit-on dans les lieux de ponte une multitude de tout jeunes lézards circuler.

Bien que la période du rut soit terminée, les femelles, comme les mâles, se font encore des scènes de jalousie; deux d'entre elles, cependant apprivoisées, se battirent avec acharnement au rocher le 8 juillet 1920; l'une d'entre elles eut la queue brisée. La plus forte resta pendant toute la durée du mois à accompagner le mâle, qui avait pris le commandement de la

place, et ne laissait aucun autre mâle en approcher.

Le calme survint ensuite, et les individus ne joutèrent plus entre eux que pour s'amuser comme le feraient de jeunes Mammifères; c'est ainsi qu'en juillet 1922, je vis une femelle sortant d'une touffe de bambous, arriver obliquement en bondissant sur une autre femelle; puis, l'ayant effleurée du museau, retourner vivement d'où elle venait.

En août, septembre et octobre, les oviductes sont vides comme à la fin juillet; les ovaires renferment les ovules incolores ou jaunâtres d'environ 1 millimètre de diamètre, correspondant aux pontes des années suivantes; ils continuent de s'accroître dans les mois qui suivent, atteignant en février la grosseur d'un grain de mil.

Corps gras de l'abdomen. — Comme chez le Lézard vert, où je les ai longuement décrits, on trouve les corps gras occupant la région postérieure de l'abdomen chez le Lézard des murailles. Ils sont de taille très variable, et j'en ai suivi l'état pendant tous les mois de l'année chez les adultes des deux sexes. C'est en septembre, après l'alimentation active de l'été qu'ils sont les plus volumineux; ils diminuent ensuite graduellement pendant l'ovogénèse et la spermatogénèse, pour présenter leur minimum de volume en mai et juin, période de la ponte.

Accouplement. — C'est en mars, ai-je dit, que survient le véritable retour à la vie active; il est marqué par les batailles des mâles, qui laissent parfois leur queue brisée sur le terrain. Les préliminaires entre mâles étant réglés, le mâle victorieux s'occupe de poursuivre la femelle qui, souvent, avait assisté au combat; il la saisit à la base de la queue, ce qui détermine des mouvements de défense, puis brusquement il change sa prise, saisit la femelle au flanc, la fixe fortement, et parvient à la maintenir dans la position favorable à l'accouplement. Mes Lézards étaient si familiers que je pus prendre des photographies de tous leurs gestes. Ce n'est certes pas moi qui les gênaï, cependant j'ai été étonné de la brièveté de l'acte. Mais ces

Sauriens s'accouplent si souvent qu'ils déposent dans le cloaque de la femelle beaucoup plus de sperme qu'il n'en faut pour une fécondation certaine.

Les pores fémoraux jouent leur rôle dans la fixation de la femelle, car leur sécrétion, à demi coagulée, empêche le glissement sur les écailles lisses.

Les spermatozoïdes, avec le liquide spermatique, passent du cloaque de la femelle, où il a été déversé, dans les oviductes, où ils séjournent jusqu'à ce que les ovules de l'année y soient arrivés, c'est-à-dire jusqu'à la fécondation vraie. L'excédent forme à l'entrée de chaque oviducte un bouchon muqueux, qui semble jouer un rôle dans la protection des gamètes qui ont remonté les oviductes.

Ponte. — C'est en avril, mais le plus souvent, en mai, que commence la ponte. En 1895, j'ai trouvé des œufs le 18 mai, et dès le 6 mai en 1896, la belle saison ayant commencé plus tôt. Mais si les premiers mois du printemps sont froids, la ponte commence plus tard : le 13 juin 1898, aucune femelle n'avait encore pondu.

La femelle dépose sa ponte dans un trou qu'elle creuse au pied du vieux mur ou du rocher qu'elle habite, ou bien encore elle fait cette excavation en plein champ ou au milieu d'un jardin; plus rarement, elle pond sous une pierre plate. Les enfants des maraîchers connaissent bien les petits œufs de cette espèce, que leurs parents mettent souvent à découvert en travaillant; ils s'en servent pour jouer, car ces œufs à enveloppe souple et parcheminée, ne se brisent pas lorsqu'on les laisse tomber à terre; ils rebondissent comme le ferait une minuscule balle de caoutchouc. Bien des fois, on m'a apporté des œufs trouvés ainsi; j'en ai découvert moi-même dans mon jardin, mais c'est dans les banquettes de sable bordant les voies ferrées que j'ai fait les plus abondantes récoltes.

En 1894, j'avais appris, par des ouvriers employés au renouvellement des traverses de la voie, que les œufs de Lézards étaient nombreux dans les banquettes de sable du ballast. J'ai

même bien souvent constaté que les voies ferrées sont dans les régions bien cultivées, le refuge et la sauvegarde des Sauriens et des Ophidiens.

Comme son grand congénère le Lézard vert, notre petit Lézard des murailles vient pondre dans les banquettes de sable où les trous sont d'un creusement facile. La chaleur emmagasinée pendant le jour est très favorable au développement de l'embryon, et l'humidité, à une petite profondeur, est toujours moyenne; c'est là, en pleine banquette, ou près d'une traverse, ou même à quelques centimètres des rails où circulent, parfois à une vitesse vertigineuse et avec un bruit formidable, des trains pesants qui font trembler le sol, que la femelle opère tranquillement son travail. J'ai capturé des femelles qui creusaient leur trou, j'en ai pris d'autres qui étaient occupées à pondre; enfin j'en ai capturé qui, après avoir creusé leur trou et déposé leurs œufs, s'apprêtaient à quitter l'endroit où reposait leur ponte.

C'est ordinairement au flanc des banquettes de sable, c'est-à-dire dans le petit talus ayant une inclinaison de 45 à peine, que la femelle creuse horizontalement, ou suivant une pente très douce, le trou de ponte. On voit parfois dans l'endroit choisi, trois ou quatre trous situés assez près les uns des autres; c'est dans le plus profond de ces trous, ordinairement droits, qu'on trouvera la ponte, les autres ayant été abandonnés par la femelle, par suite de difficultés d'ordre mécanique rencontrées pendant le creusement.

Pour savoir combien de temps les femelles mettaient à creuser leur trou de ponte, j'ai plusieurs fois, en mai et juin, dans une partie de la ligne très fréquentée par les Lézards, agrandi, visité et fermé soigneusement tous les trous, tant ceux qui n'étaient qu'ébauchés que ceux qui contenaient les œufs. Pendant toute une après-midi, j'opérais ainsi sur un parcours d'un kilomètre, ce qui, pour les deux banquettes, me faisait une longueur double, préparée pour les observations du lendemain. Vingt-quatre heures après, je visitais les mêmes banquettes, et j'observais les travaux faits pendant ce temps. Dans certains

endroits, je trouvais des trous n'ayant que quelques centimètres de profondeur, et abandonnés par la femelle; en d'autres endroits, je rencontrais des trous plus profonds, contenant les œufs; ailleurs enfin, je trouvais un seul trou contenant la ponte. Les femelles peuvent donc creuser leur trou et pondre en quelques heures, sauf lorsqu'elles rencontrent des obstacles pendant leur travail, et, dans ces conditions, la ponte n'a lieu que le lendemain, ou même deux jours après. Chaque femelle jeune dépose de deux à huit œufs en une seule fois, et dans le même trou. Elle peut donner deux, même trois pontes lorsqu'elle est adulte. Plusieurs femelles peuvent aussi pondre dans le même endroit : j'ai trouvé vingt œufs près de la même traverse; il est vrai que là, une petite fissure traversait entièrement la banquette de sable et aboutissait à la traverse; les femelles avaient profité de cette commodité.

En observant des femelles occupées à creuser leur trou, j'ai pu constater qu'elles travaillaient au moyen de leurs membres antérieurs, et même de leur museau, et que le sable était rejeté dehors par les membres postérieurs.

En ce qui concerne le Lézard des murailles, le trou contenant la ponte a de 10 à 20 centimètres de longueur, parfois même un peu plus; il s'élargit vers le fond. Lorsque la femelle juge que la galerie qu'elle vient de creuser est assez profonde, elle l'élargit un peu, puis elle se retourne et pond, tout au fond, ses œufs les uns sur les autres, souvent sur deux rangs, sans qu'ils se collent.

La ponte terminée, la femelle se repose : j'en ai pris plusieurs près de leurs œufs, exténuées, aplaties et portant à chaque flanc le pli de peau caractéristique d'une ponte récente; enfin, elle se décide à sortir et ne s'occupe plus de ses œufs. La femelle n'interrompt pas son travail pendant la nuit, si elle a commencé à creuser son trou un peu tard.

Parfois le travail est très rapidement exécuté : le 10 juin 1920, entre 3 et 4 heures du soir, je surprends une femelle en train de creuser son trou dans une banquette de la voie ferrée. Elle travaille avec vivacité et fait voler le sable derrière elle;

mais cette petite bête s'aperçoit que je suis là, car elle m'entend causer en sourdine avec une personne qui m'accompagne. Elle se retourne; je reviens peu après et je la trouve encore aux aguets, la tête sortant du trou. Deux heures après, je reviens et ouvre le trou; j'y trouve la femelle, m'en empare pour quelques instants et l'examine. Elle a pondu 8 œufs, dont l'enveloppe est déjà sèche et finement couverte de terre, comme chez presque tous les œufs des Lézards des murailles (ceux du Lézard vert et du Lézard des souches se souillent beaucoup moins et sont d'ordinaire très blancs); leur coque est blanche, mais elle apparaît un peu brunâtre, à cause de la fine poussière qui est collée dessus. Ils sont oblongs, mais s'arrondiront un peu en augmentant de volume dans mes couveuses. Le premier petit naquit le 1^{er} septembre, dans la soirée; le second, dans la matinée du 2 septembre, le troisième, dans la matinée du 3; le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième dans la matinée du 4; mais le septième avait depuis trois jours fait les coupures à sa coque; et sa tête et sa queue sortaient par la même fente; le huitième et dernier petit naquit dans la matinée du 6 septembre. Tous ces jeunes Lézards étaient très vigoureux.

Lorsque rien ne détruit le travail de la femelle, la première grosse pluie d'orage fait tomber le sable de l'entrée du trou, et, au moment de l'éclosion, les jeunes n'ont qu'à gratter l'entrée de la galerie pour paraître au dehors, où, pourvus de tous leurs moyens, ils entrent dans la vie.

Développement de l'embryon. — Du 9 au 18 mai, je visitai chaque jour les mêmes banquettes, et je plaçai les œufs récoltés dans mes couveuses sur plusieurs rangs, ponte par ponte, Au moment où ils sont pondus, les œufs ont une forme assez allongée; ils mesurent de 10 à 12 millimètres de longueur et de 5 à 6 millimètres de largeur, parfois un peu plus ou un peu moins; ils sont d'un blanc mat, sans aucune tache, mais un peu salis par la terre ou le sable, qui adhèrent à eux en raison de leur humidité superficielle.

Le 15 juin suivant, les œufs sont plus arrondis, plus gros,

ils ont de 12 à 13 millimètres de longueur et 10 de largeur. Chez les plus avancés, l'embryon, incolore, mesure de 11 à 12 millimètres de tête et corps, et 9 à 10 millimètres de queue; les yeux sont gros, la tête est volumineuse, le corps mince, et les quatre membres, encore rudimentaires, ont les extrémités palmées; il est incurvé; le vitellus est encore considérable.

Le 1^{er} juillet, les œufs ont en moyenne 14 millimètres de longueur et 11 de largeur. L'embryon, blanchâtre, mesure 15 à 17 millimètres de tête et corps, et 15 millimètres de queue; il est de plus en plus enroulé sur lui-même; ses yeux sont gros, sa tête toujours grosse relativement au corps. Ses doigts se forment; ceux de ses membres postérieurs sont déjà longs et la palmure en a disparu. Le vitellus est encore assez volumineux.

Le 15 juillet, les œufs, arrondis, ont de 14 à 15 millimètres, de longueur et 11 à 12 de largeur. L'embryon toujours enroulé, mesure 23 millimètres du museau au cloaque, et 30 millimètres pour la queue; sa tête est moins grosse proportionnellement au corps; il s'est beaucoup développé depuis quinze jours, et il est presque entièrement formé; en dessous il est incolore; en dessus, il commence à prendre une coloration brunâtre, et les raies blanches, plus ou moins interrompues, qui ornent les flancs sont indiquées; les doigts sont formés et ne sont plus palmés; les ongles se forment; la dent caduque est bien visible au microscope; le vitellus est aux deux tiers résorbé. Lorsqu'on fend l'œuf, il s'en échappe beaucoup d'albumen très limpide.

Éclosion et élevage des jeunes. — J'avais maintes fois essayé de faire éclore les œufs de Lézards que les jardiniers et les cultivateurs m'apportaient, et presque toujours l'embryon se laissait mourir lorsqu'il arrivait à la moitié de son développement; j'essayais chaque année différents moyens qui ne réussissaient guère. Enfin en 1895 j'organisais la couveuse que j'ai décrite.

Il faut des soins pour faire éclore les œufs des Lézards, car la sécheresse leur est nuisible; on doit donc surveiller attentivement, chaque matin ou tous les deux jours, l'intérieur des couveuses et selon le degré d'humidité qui y règne, arroser légèrement les.

œufs tous les jours ou tous les deux ou trois jours, ou seulement une ou deux fois par semaine, ou même pas du tout si le temps est pluvieux.

Le 27 juillet, en ouvrant la couveuse, je trouve deux jeunes sujets venant d'éclore; ces petits Lézards sont extrêmement vifs. Un œuf a ses coupures, et le jeune sujet montre son museau à l'une des ouvertures faites par sa dent caduque. Le 28 juillet, il y a huit éclosions. Deux œufs ont des coupures et les Lézards naissent devant moi.

A sa naissance, le Lézard des murailles a de 24 à 27 millimètres du museau au cloaque, et 32 à 38 millimètres de longueur de queue. Il a la coloration brunâtre des adultes, avec deux lignes blanchâtres de chaque côté du corps, qui se prolongent en un pointillé clair sur la queue; en dessous, il est d'un blanc très légèrement rosé ou bleuâtre, avec des reflets métalliques. La livrée de quelques sujets se rapproche de celle des mâles; les lignes claires ne sont pas continues, et le dessus du corps est marbré de fines taches noirâtres. Chez d'autres, au contraire, la livrée est à peu près semblable à celle des femelles; les lignes blanchâtres ne sont pas interrompues, et le dessus du corps porte une très étroite bande médiane sombre. Avant l'âge d'un an, il est assez difficile de reconnaître le sexe sans avoir recours à la dissection.

J'avais placé plusieurs pontes dans d'autres couveuses, et j'avais isolé chacune d'elles pour savoir combien de temps se passait entre l'éclosion du premier et du dernier petit de chaque ponte; je constatai que ce temps variait de 2 à 11 jours.

Lorsqu'une couveuse renferme de nombreux œufs dont les jeunes sont sur le point d'éclore, plus il fait chaud, plus les éclosions sont nombreuses, et inversement, si la température devient fraîche, les éclosions se ralentissent. Sur un grand nombre d'œufs récoltés en 1895 et 1896, je n'eus que des pertes insignifiantes.

J'ai assisté bien souvent à l'éclosion du Lézard des murailles, et beaucoup de sujets sont nés dans mes mains. Lorsque le petit Lézard va sortir de l'œuf, il s'agite sous son enveloppe,

et, au moyen de sa dent caduque, il fait à celle-ci une première coupure aussi nette que celle qu'on pourrait faire à l'aide d'un rasoir; parfois cette ouverture suffit pour laisser passer le museau et la tête, mais le plus souvent, il faut trois ou quatre incisions à la coque. Le jeune passe alors le bout de son museau à travers l'une des ouvertures, et la tête ne tarde pas à paraître entièrement; il reste ainsi pendant un temps variant de quelques heures à 2 jours, suivant la température extérieure, avant de sortir complètement. Il peut arriver que quelque nouveau-né porte encore un peu de ses enveloppes fœtales à l'ombilic, quand il sort de l'œuf; mais elles se dessèchent et tombent bientôt.

Dès sa naissance, le petit Lézard est très vigoureux et très agile; il est plus vif que le très jeune Lézard vert. Dans les couveuses, il est parfois assez difficile à saisir, si l'on tient à l'avoir intact, car la queue se brise à la moindre traction.

La dent caduque est tranchante et parfois plus aiguë que celle du Lézard vert. J'ai observé qu'elle tombe ordinairement du premier au septième jour après la naissance, mais le plus souvent elle se détache le deuxième ou troisième jour; quelques sujets perdent cette dent au moment où ils achèvent de faire les coupures à leur enveloppe.

Les petits qui éclosent dans mes couveuses, sont parfois mis en liberté dans le jardin. Souvent, il y en a qui viennent s'abriter sous les ardoises qui recouvrent le couvercle grillagé de la couveuse; délogés ils y reviennent. Faut-il voir là une sorte d'instinct qui les pousse à chercher à s'abriter où ils sont nés? Dans la nature, ils semblent se comporter de même : le 6 septembre 1918, dans une sablière située près du cimetière d'Argenton, je remarquai un endroit où il y avait d'assez nombreux trous de ponte. Dans les trous de cette sablière, les petits étaient éclos et habitaient les galeries de ponte, dans lesquelles ils rentraient lorsque je m'approchais d'eux; j'ai même vu un petit entrer dans un trou, en sortir et aller se réfugier dans un autre.

Le jeune Lézard des murailles est d'élevage plus facile que le jeune Lézard vert, ou que le petit Lézard des souches. Il grandit

lentement jusqu'à l'hivernage; puis il se développe très rapidement dans le courant de ses deux premières années; j'ai même obtenu la reproduction de jeunes femelles dans leur deuxième année.

En 1920 et 1921, beaucoup de mes petits Lézards muèrent plusieurs fois, c'était un indice d'excellente santé, qu'on peut favoriser, en fournissant assez d'humidité aux jeunes sujets. Pendant la période chaude, il est bon de leur donner des Chenilles du chou, des Chenilles vertes du rosier et de l'aubépine, qui sont glabres; à ce moment, ils dévorent aussi en grand nombre les jeunes Grillons des maisons, que je prenais dans des pièges, et les jeunes Criquets des prés, que je faisais ramasser par des enfants. J'ai vu souvent mes petits Lézards enlever une proie à de très jeunes Lézards verts; ils étaient plus vifs, et plus débrouillards que ces derniers. Souvent, je m'amusais à les faire sauter après des Pucerons fixés à une pousse tendre de rosier, que je tenais à la main, car ils en étaient très friands. Ils acceptaient la nourriture jusqu'aux premiers froids de fin octobre ou du début de novembre, puis je les faisais hiverner en les remettant dans la couveuse où ils étaient nés, et dont je remplissais la cloche d'herbes sèches, recouvrant le tout d'une épaisse couche de foin. C'est la meilleure façon de les faire hiverner. Mais on peut aussi leur faire passer l'hiver dans une caisse à couvercle grillagé, qu'on enterre à moitié dans le sol d'une cave, presque entièrement remplie de sable humide, de mousse humide et de mousse sèche. Comme cette espèce n'a pas de période d'hibernation absolue, s'il arrivait une série de beaux jours, je remettais en cage pendant un jour ou deux mes jeunes élèves, dans une chambre chauffée. Cela leur permettait de boire un peu soit de l'eau, soit du jus de raisins conservé, et même de manger quelque proie minuscule. Le printemps venu, je les remettais définitivement en cage ou en terrarium.

Pendant l'hivernage, je voyais assez souvent, par un beau soleil, de très jeunes Lézards des murailles vivant en liberté, circuler le long des murs bien exposés, et c'était pour moi une invitation à donner un peu d'air et de lumière aux sujets qui

hivernaient dans mes couveuses ou dans ma cave. Leur élevage est, du fait de leur faible durée d'hivernage, plus facile que celui des autres Lézards.

En mai, juin et juillet 1921, beaucoup de mes jeunes élèves muèrent. Ils faisaient des efforts de tête, de corps, de pattes, pour se débarrasser de leur mue qui se détachait par lambeaux.

Parfois de très petites tiques, introduites dans les cages en même temps que la mousse, se fixaient sur eux; je les en débarrassais dès que je m'en apercevais.

En juin et juillet qui suivent leur naissance, les jeunes femelles de Lézards des murailles, allant atteindre la fin de leur première année, ont la bande brune latérale bien formée de chaque côté du corps, alors que la petite bande latérale de chacun des flancs du jeune mâle se marbre de zébrures.

Voici le signalement, en août 1921, des jeunes nés en 1920, c'est-à-dire âgés d'un an :

Mâle : en dessus, brun olivâtre ou brun ponctué de noir; marbrures jaunâtres sur les flancs; pattes et queue ponctuées de jaunâtre; chez certains, taches bleu clair à la région inférieure des flancs; le dessous, blanchâtre ponctué de noir.

Longueur de tête et corps 51 à 55 millimètres, queue 90 millimètres.

Femelle : en dessus brun, ponctué de noir vers région médiane; large bande brune de chaque côté de la tête, du cou et des flancs entre l'œil et le membre postérieur. Rares taches sur la patte et la queue.

Le dessous blanchâtre ou rosé, petits points noirs alignés suivant la longueur.

Longueur de tête et corps 50 millimètres, queue 85 millimètres.

Ce qu'il y a de plus délicat lorsqu'on élève des Lézards, c'est la fin de l'hivernage. Si, en mars, le beau temps revient et qu'il persiste en avril, tout se passe normalement; mais si, ayant commencé à manger dans le courant de mars, il survient à la fin de ce mois une période de froid persistant, les jeunes Lézards souffrent.

Voici les mesures et le signalement pris le 20 septembre 1922, d'un mâle né en septembre 1920 dans une de mes couveuses, élevé en cage puis en terrarium : tête et corps 65 millimètres, queue 115 millimètres. Ce Lézard, qui n'avait que deux ans, était presque aussi grand que les sujets adultes qu'on prend à l'état sauvage. Il était vif, robuste et en parfait état; il avait l'iris jaune brunâtre clair, légèrement doré. En dessus, roux, avec des marbrures plus sombres et parfois noirâtres. En dessous, d'un beau roux rougeâtre, pointillé de noir. Des taches d'un bleu clair fort joli ornaient le bas de ses flancs. La queue était d'un brun roux, puis grisâtre dans son tiers postérieur.